

MEMOIRE(S)



Comment la photo et la vidéo peuvent influencer sur les relations que l'on entretient avec ceux que l'on photographie/filme?

Comment nos relations et notre quotidien font évoluer et guident notre pratique artistique ?

SOMMAIRE

Entrevues

-Paul et Simone Guy

-Céline Ajuste

-Inspiration

Désir de mémoire

-Liens

-Transmission

-Temps

-Introspection

Quête

-Essence

-Direction

-Limites

Une formation artistique requiert un engagement personnel et émotionnel considérable. Il me semble naturel et évident d'apprendre en découvrant celui que l'on est et que l'on peut devenir. De surcroît, le domaine de l'art est un excellent moteur d'introspection et de remise en question. Apprendre à se connaître, à comprendre l'autre, à profiter de ses proches, à créer des souvenirs, à se construire, à constituer son expérience jusqu'à créer une mémoire. J'ai développé cet appétit à comprendre mes racines, et créer du souvenir, pendant mon cursus scolaire à Saint-Luc, lors duquel j'ai beaucoup photographié mon entourage. Ceci m'a mené vers une exploration des liens que j'entretiens avec l'autre. J'ai eu à me demander comment la photo et la vidéo influent sur la relation avec mon entourage, car depuis le début de ce projet, j'ai pu constater une évolution du regard que je porte sur eux, et de nos relations. Ainsi que dans la manière que j'avais d'appréhender la prise de photo et vidéos. J'ai appris à estimer avec quelle distance l'apprécier, quand s'arrêter, quelles peuvent être les limites de l'intimité, ainsi que le pouvoir intrusif que peut avoir une caméra. Avant et pendant l'école, je photographiais, filmais presque instinctivement, sans trop savoir pourquoi, à l'exception que j'aimais cela. Plutôt attirée par le réel, les instants lumineux et les petits rien poétiques, cela a toujours été le mode de fonctionnement qui correspondait le mieux à mon travail et à ma démarche.

C'est une fois le projet « home » - pour lequel je me suis concentrée sur le quotidien de mes grands-parents - terminé que je me suis aperçue à quel point le rapport avec mes « sujets » et le rapport à la caméra pouvaient être intimement liés et se nourrir l'un l'autre. C'est donc d'eux dont il s'agira : de mes grands-parents maternels et de ma grand-mère paternelle. La vieillesse, au même titre que le racisme ou les frontières, semble parfois creuser d'immenses fossés. A travers nos moments partagés et les deux films – Home¹ et Maminie² - que j'ai pu réaliser à leur sujet, j'ai voulu parler d'eux, de nos relations, du quotidien. Il ne s'agit pas là d'analyser les effets bruts du temps qui passe sur les corps et dans l'esprit, il ne s'agit pas simplement d'énumérer leurs avantages et leurs inconvénients, leur ironie et leur fatalisme mais plutôt de se questionner sur comment ils nous affectent tous. Nous qui n'en sommes pour l'instant que de simples spectateurs et eux, qui doivent s'habituer à de nouveaux modes de vie, remettre en question des habitudes ancrées, des acquis qui s'évaporent. Dans mon cas, il s'agit plus précisément de témoigner : comment en suis-je arrivée à les placer au centre de ma démarche, comment le fait de photographier et filmer mes grands-parents et ma grand-mère m'ont permis de vivre, de regarder, de penser les choses différemment que si j'avais laissé appareil photo et caméra dans mon sac. Aussi, comment chaque médium est différent et à quel point ils se complètent.

J'introduirai mon travail par des synopsis de vie puis je développerai mon propos en examinant comment chaque vidéo et série photo mettent en lumière le désir de mémoire. Enfin, je détaillerai l'évolution de ma démarche artistique tout au long de ce projet, en quoi cette étude m'a fait évoluer, grandir, et améliorer mon approche de la profession.





Paul Guyet et Simone Génois (épouse Guy), mes grands-parents maternels sont nés tous deux de parents bouchers, en 1927 et 1928 à Donzenac, petit village corrézien. Ils y vivront toute leur vie, comme leurs parents et grands parents respectifs avant eux. Ensemble, travailleurs acharnés, ils travaillent dans la boucherie familiale, du côté Guy. Réelle et profonde passion pour mon grand-père, nous avons déjà tous entendu au moins une fois ma grand-mère affirmer que si on le cherchait, on le trouverait « au cul des vaches ». Même lorsque nous essayions de lui parler de la guerre, d'en savoir plus sur ce à quoi il avait pu être confronté, il en revenait à la viande. Ma grand-mère elle, s'occupait de la boutique. Elle y était de retour moins d'une semaine après chacun de ses trois premiers accouchements, à domicile. Elle n'a jamais été déclarée. Son permis de conduire, elle l'a passé pour pouvoir faire les tournées dans les villages et lieux-dits environnants. Ils sont les enfants d'une génération pour qui le travail représente la santé, la réussite. De leur union naîtront 5 enfants, ils assisteront aux funérailles de deux d'entre eux, la première fois lorsqu'ils avaient 33 ans, la deuxième à leurs 88 ans. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois lorsqu'ils avaient 72 ans. Tard paraît-il. Pourtant, les souvenirs débordent, qu'ils surgissent des mémoires de ma soeur et moi ou de celles de mes cinq cousins et cousine plus âgés. Ils ont fait de notre enfance un cocon, une sucrerie, un terrain de jeu immense et d'une richesse insolente. En partenariat avec nos parents, leurs enfants, ils nous ont offert la plus solide des fondations. Chez nous, la famille est notre repaire. J'ai toujours été heureuse et reconnaissante d'avoir une place dans ce que j'imaginais comme une immense pièce de théâtre. De temps en temps absurde, souvent comique, parfois tragique. En revanche, j'ai pris conscience de la chance inouïe et plus particulièrement rare qu'être un membre d'une famille unie et aimante pouvait être lorsque je discutais avec mes ami(e)s. Chez les Guy, les questions d'héritage n'entrent pas en compte. Au risque de parler pour les autres, je soutiens et assure que nous le considérons davantage lorsque nous le voyons comme l'ensemble des moments partagés, ces discussions où l'on devine que quoi qu'il arrive nous sommes soutenus et reconnus.



Céline Ajuste, ma grand-mère paternelle est née en 1926 à Magnac-Bourg, à la frontière entre la Corrèze et la Haute-Vienne. Elle a grandi dans une famille d'éleveurs : « on était nos propres patrons, c'était plutôt pas mal. » m'a-t-elle un jour dit d'un air enjoué. Ils travaillaient la terre pour nourrir leurs vaches, leurs moutons, leurs cochons, leur volaille qu'ils vendaient en suite. A l'école, elle a dû apprendre une nouvelle langue : le français. En tant que gauchère, elle a dû ré-apprendre à écrire de la main droite (la gauche ayant encore une connotation négative). Comme beaucoup d'autres femmes à cette époque, elle n'a pas eu l'opportunité de faire de grandes études. Elle m'a un jour confié que si elle avait pu, elle aurait aimé travailler dans la mode ou le sport. Pourtant -je ne l'ai jamais entendue s'en plaindre- c'est dans les champs qu'elle a passé une grande majorité de sa vie, accompagnée de mon grand-père André. Ensemble, ils ont donné la vie à quatre enfants, trois garçons et une fille. La vie leur reprendra Monique. Je ne l'ai jamais connue, nous n'en parlons pas. En revanche, j'ai connu mon grand-père. Il est décédé lorsque j'avais 6 ans, laissant derrière lui des souvenirs heureux et des photos qui nous font sourire. Nous l'évoquons parfois. Voilà maintenant bientôt 20 ans que ma grand-mère vit seule, à la ferme. Cette femme et cette ferme ont été les portes ouvertes à d'innombrables découvertes et apprentissages. Chacun y ayant grandi y a pour sûr appris la patience, développé son imaginaire et s'y est promené, s'est surpris à aimer le silence dont il pouvait avoir peur, a découvert la beauté et la qualité des choses simples. Quelle aubaine lorsque l'on est enfant de s'épanouir et d'évoluer dans un lieu comprenant des dizaines d'animaux pour camarades, un grand potager et des arbres fruitiers comme cantine et des champs à perte de vue comme cour de récréation. On ne se rend que très rarement compte de la chance que l'on peut avoir en grandissant. En tant qu'enfant, je n'avais pas vraiment conscience des richesses que notre éducation et notre environnement allaient nous apporter, encore moins que nous grandissions au creux d'une bénédiction. Depuis plusieurs générations donc, nous sommes baignés dans le luxe. Le luxe de l'essentiel, des petits riens. Un luxe qui forme nos papilles spirituelles à apprécier les saveurs de l'atmosphère plus que les formes du décor.

Voici les contextes dans lesquels j'ai développé cet attrait tout particulier - devenu sérieux et dessinant mon avenir par la suite – pour la photographie et la vidéo. Qui d'autre que mes grands-parents pouvaient être de meilleures inspirations? En posant les yeux sur eux j'apprenais à me et à les connaître, à comprendre qui je suis et pourquoi. J'apprenais aussi ce qu'était une famille. Ou plutôt quelle était la mienne. Apprendre à connaître ses grands parents procure des émotions à la fois drôles et étranges : beaucoup de personnes peuvent nous en parler : nous ne témoignerons jamais des mêmes choses. Ils peuvent nous dire à quel point c'étaient de grands travailleurs, nous ne les avons ni connu ni les connaissons exerçant leur métiers. Ils peuvent nous vanter leurs réputations de grands fêtards ou danseurs, nous continuerons de constater le poids du temps sur leurs membres endoloris. Ils peuvent nous les décrire comme de strictes parents, nous retiendrons pourtant leur douceur. Paul, Simone et Céline étaient déjà à la retraite lorsque j'ai commencé à les introduire dans ma pratique artistique. J'anticipais, j'imaginai que, à moins d'un coup du sort, ils seraient sans doute les premiers à partir. Nous avons déjà tous entendu des gens regretter de ne pas avoir assez pris le temps, de ne pas avoir assez donné de leur temps, de ne pas avoir suffisamment de souvenirs ou même de ne pas réellement bien connaître leurs grands-parents. Il était hors de question que ce sentiment me concerne. Des souvenirs, j'allais en avoir, j'allais même en créer. Que ce soit du côté Guy ou Ajuste, nous savons que la vie ne tient qu'à un fil, que la mort touche tout le monde mais surtout qu'elle n'attend pas. Plus particulièrement, qu'elle n'attend pas que l'on soit vieux pour nous appeler, elle n'attend pas non plus que notre entourage ait créé d'innombrables et inoubliables souvenirs. C'est donc comme cela que, sans vraiment le savoir, je nourrissais mon désir de mémoire.

En m'appuyant sur mes pratiques et démarches photographiques et vidéographiques, je définirai à mon sens ce qui rassemble et lie les membres d'une famille, puis je témoignerai de comment chacun s'adapte à sa manière aux changements imposés par le temps, enfin, de quelle façon les événements ont pu influencer sur l'évolution de mon regard.



Il y a pour commencer les liens du sang, ancrés dès notre naissance dans notre ADN, nous liant scientifiquement, formellement, aux membres de notre famille puis il y a les liens -appelés innocemment- du coeur que l'on crée de notre plein gré en grandissant, en découvrant. De quelle que nature qu'ils soient, ces liens ne cessent d'évoluer et doivent être choyés, entretenus si nous voulons les voir être préservés et enrichis. J'ai pu constater que nos liens familiaux se tissent d'abord par duo, par trio : comme dans la société par petits groupes d'individus. Ces petits groupements ne restent pas pour autant fixes, exclusifs ou indissociables non, ils sont évolutifs et changeants. Qui se ressemble s'assemble, les affinités se dessinent et se forment, offrant ensuite à chaque membre l'assurance nécessaire pour trouver sa place et s'affirmer ensuite dans le grand groupe que constitue la famille. Chacun tient son rôle, chacun prend sa place le temps d'un moment, l'unité se forme et se déforme : elle est mouvante. Le socle lui, à condition qu'il soit constitué de solides bases, reste relativement stable et constant. Le socle, si je devais le définir, je dirai que ce sont les bases familiales, les valeurs et les visions communes par et pour lesquelles nous sommes liés, celles qui nous définissent, celles qui créent l'unité de groupe si rare et tant enviée. Même mis face à de rudes épreuves, les liens n'en sortent pas pour autant obligatoirement affaiblis. Au contraire. J'ai pu constater ceci en observant - à travers mes modestes yeux ou à travers le viseur - mes familles agir et réagir à des événements douloureux. C'est le socle qui permet de faire bloc, de resserrer et durcir les maillons de la chaîne lorsque la vie s'acharne dessus. Il met à disposition des ressources nécessaires à un esprit solidaire et fraternel dont chacun a besoin pour lui-même et pour les autres. Sans s'en rendre compte nous devenons les miroirs des uns des autres afin de garder le cap, de maintenir ce teigneux mais fragile équilibre. Les liens entre humains sont une source d'inspiration inépuisable et d'une richesse incroyable, qu'ils soient emplis de tendresse, d'amour ou de tristesse, ils demeurent impalpables. Plus les liens sont forts, plus ils nous inspirent et nous stimulent. A travers ma propre expérience et mes propres compétences, les domaines de l'image sont les seuls pouvant les retranscrire, les matérialiser. Cette pratique en devient même addictive dans la fonction qu'elle prend de rendre visible l'invisible, de souligner et mettre en lumière des fragments de vie. Pour cela, la photographie est un parfait outil. Elle a le pouvoir de figer le réel et l'instant. D'exhiber des émotions presque imperceptibles. Elle a le pouvoir de nous mettre face à l'intensité d'un regard, à la magie d'un instant.

La vidéo peut, de temps en temps, quand l'esprit et les sens se réunissent et se prêtent au jeu, ajouter l'atmosphère au souvenir. Un parfum, une sensation (comme la chaleur des marches en pierre sur lesquelles nous nous asseyons les soirs d'été pour boire notre café). Elle peut aussi être effrayante, lorsque qu'elle fait ravivre le passé, réanime ce et ceux qui ne sont plus.



Dans les familles Guy et Ajuste, la famille est notre socle à tous. Notre famille et tous les liens qu'elle comporte, sont notre héritage et notre héritage est notre trésor. Trésor que nous tenons à protéger et à transmettre à toutes les générations futures. Mais comment peut-on transmettre ? La photo et la vidéo ont-elles les moyens de le faire ?

A mon sens la transmission comporte deux faces. La première face, simple, constante, représente une personne donnant une information à une autre ou à un groupe de personne. Chacun à sa manière, volontairement ou non, a ce « pouvoir » de transmission : qu'il se dévoile par la parole, à travers un savoir faire ou un mode de vie. La seconde face à elle, est plus dépendante, plus incertaine. Dépendante et incertaine dans le sens où pour exister, pour aboutir à la transmission dont il est question, il est nécessaire qu'elle soit prise en compte, considérée, retenue par l'interlocuteur. Sans cela, il s'agit juste de phrases et de gestes ayant pour seule qualité de donner de la consistance aux instants. De surcroit, elle demeure aussi frivole et éphémère qu'eux, à mesure que le temps passe. La transmission, ce sont ces tout petits gestes, ces tout petits mots qui nous paraissent anodins au détour d'une énième conversation mais qui pourtant, nous forgent et nous définissent. Nous n'y prêtons guère attention, ce sont comme des messages subliminaux qui s'ancrent peu à peu dans notre système. Je ne crois donc pas que l'on puisse consciemment et délibérément choisir l'essentiel de ce que l'on transmet.

En tant qu'être humain, décharné de toute fonction professionnelle, il me semble que l'on partage davantage ce que l'on est, que ce que l'on sait. Le savoir étant un bonus ajouté à notre âme, comme le vêtement habille notre corps et définit notre style. En résumé, la pérennité et la solidité de la transmission est assurée, selon le degré d'intérêt porté au sujet de cette dernière, par l'interlocuteur. De ce fait, en tant que grand-père et grands-mères, ils m'ont presque par inadvertance, donné la précieuse envie de garder en mémoire la richesse de leurs partages. En tant que petite fille puis en tant qu'artiste, j'ai choisi quelles boutures de vie je voulais chérir et cultiver. En celles-là, il y a les récits de guerre et les récits de vie, les récits pesants et les récits chaleureux, les récits silencieux et les récits bavards. Beaucoup sont encore aujourd'hui issus d'une mémoire -par chance- toujours vive et étant la toute dernière à pouvoir encore, identifier certains membres de la famille sur les photos d'un autre siècle. D'autres sont devenus flous, certains sont partis à jamais, rebroussant chemin avec les âmes qu'ils ont habités.

Céline et sa mémoire peuvent parler sans sourciller du village de Masseret et de comment on y vivait durant le siècle précédent. Des veillées, de la solidarité nécessaire mais loin d'être forcée entre voisins et paysans, du travail, de la force et de la patience que peut demander la terre. Elle qui a vécu l'évolution flagrante et brutale du monde ne demeure pourtant jamais radicale à son sujet : il y a du mieux comme il y a du moins.



Comme pour l'apprentissage du français, cela impliquait avant tout pour ma grand-mère, l'abandon d'une langue maternelle : la langue régionale. Cette langue, toujours parlée par quelques « anciens », cette langue toujours parlée par quelques « incorruptibles », cette langue toujours et encore fièrement parlée par mon père, a, par une endurente force, été changée en un symbole d'ignorance aux yeux de toute une génération. Lorsque mon père lui parle en « patois », elle lui répond en français...



Céline a aussi traversé une guerre, sans trop comprendre, une fois avoir été confrontée aux deux camps (allemands et maquisards), lequel était vraiment de leur côté. Il est des traumatismes dont il doit être difficile, voire impossible de parler à ses enfants ou petits-enfants. Il y a encore certains sujets que l'on aborde avec prudence, d'autres qui je le sais, resteront tabous. Ce n'est que depuis peu qu'elle me parle de la guerre, du passé, de ces bouts de vie qui font partie de l'Histoire et de la sienne. Attendait-elle que je grandisse ? Avait-elle peur de m'ennuyer ? Se dit-elle que c'est maintenant ou jamais ? Une fois le sujet lancé et quelques questions posées, une ribambelle d'informations, d'anecdotes et de souvenirs surgissent de son esprit. Quelle chance ! Désormais, je suis en âge de comprendre mais surtout de recevoir, d'accueillir ses récits comme des cadeaux. Une osmose s'est alors créée. Nous nous découvrons, nous apprenons à nous connaître. Moi qui n'ai jamais connu la guerre (tout comme ma génération et celle de mes parents ici en France) ne peut comprendre et ressentir un millième ce qu'elle a pu provoquer dans les âmes qu'à travers les yeux scintillants de ma grand-mère. C'est ce qu'elle me transmet, à travers sa pudeur et sa dignité, à travers sa voix parfois tremblante mais pourtant claire : une partie d'elle que je n'ai jamais connue. Je me dis parfois que nous aurions pu être amies. Alors je l'enregistre, je la photographie, je la filme, comme si je voulais la rendre éternelle. Elle trouve ça étrange, ne comprend pas ma frénésie et encore moins mes cadrages. Il en ressort souvent une douce joie, la reconnaissance mutuelle que des épisodes -qu'ils soient douloureux ou rieurs- appartenant à un autre monde que le notre puissent seulement intéresser, puissent toujours être partagés. Donner une voix et une image aux souvenirs et à la mémoire de ma grand-mère est ma façon d'accueillir et recevoir ce qu'elle me transmet. De la remercier de prendre le temps de me parler d'elle, moi qui ait tant de mal à le faire. Il n'est plus là question d'impérativement transmettre à mon tour mais davantage de garder en tête, en image, la sincérité et la quiétude dont elle emplit ses récits et ses airs. Maintenir vivants nos rituels et confidences. Comme si je voulais m'empêcher d'oublier, comme si je voulais pouvoir les raconter à d'autres s'ils avaient envie de le savoir, comme si je voulais pouvoir les lui rappeler si elle en avait besoin. Cette volonté de tout garder en mémoire vient aussi de la frustration de ne pas avoir pu immortaliser et retenir les récits de mes grands-parents maternels.

Mon désir de mémoire s' est alors penché sur les souvenirs perdus, sur ce qu'entraîne et représente une mémoire qui flanche. Comment toute une famille se rassemble autour de ceux qui l'ont faite naître, pour les aider à s'adapter à une nouvelle vie ? Quelle place une pratique artistique prend-elle dans ces moments là?



La vieillesse -telle que j'ai pu la côtoyer- engendre de nombreux changements qu'ils soient physiques ou moraux, la tristesse elle, semble tout précipiter, tout décupler. Perdre un enfant n'est pas dans l'ordre naturel des choses. En perdre un deuxième, à 88 ans revêt l'habit d'une provocation, d'un coup du sort. Le décès pas moins brutal qu'imprévisible de Philippe, leur second fils, a plongé Paul et Simone dans une infinie tristesse, un gouffre émotionnel difficilement supportable à l'âge où l'on attend son propre tour, à l'âge où l'on se dit que l'on a assez vécu, que l'on est prêt à rendre son tablier. Bien sûr il y a les guerres, bien sûr il y a l'injustice, bien sûr il y a les crimes mais, mais voir ses grands-parents pleurer... En réponse au déclin de leur état de santé, qu'il soit mental ou physique, toute une organisation s'est petit à petit mise en place, l'adaptation était de rigueur. Autant pour eux que pour nous. Simone, épuisée du poids de toutes les vies qu'elle avait porté à bout de bras au cours de la sienne, rêvait de ce qu'elle voyait comme un eldorado, de ce que nous redoutions comme un inlassable tourment : l'EHPAD. Paul, de nature si libre et vagabonde, une fois la possibilité de conduire lui ayant été enlevée et l'amour de sa vie s'étant éloigné, s'est retrouvé comme un oiseau sans ailes : les pieds sur terre, l'esprit ailleurs, toujours en voyage. Son regard a doucement perdu de son éclat, au même rythme qu'il voyait ma grand-mère s'éloigner de lui et du monde réel. C'est à ce moment que mes démarches photographique et vidéographique ont pris un tournant. Il m'apparaît souvent que les photographier m'a aidée à passer des caps avec eux, nous découvrons ensemble de nouvelles choses et de nouveaux quotidiens, de nouvelles habitudes et de nouveaux gestes. Nous tâtonnions à la même cadence. C'était comme une thérapie. Chacun de son côté, a donné le meilleur pour maintenir le cap, garder la tête haute. Tout le monde vieillit. Tout le monde traverse des épreuves. Il est des moments si poétiques dans la difficulté. Des forces insoupçonnées développées subitement, des rires qui surgissent à des instants où l'on aurait cru pleurer ou perdre face. Les efforts communs boostent, créent une atmosphère dynamique et entraîante qui empêche la peur de prendre une trop grande place, de se montrer à visage découvert. Avec le temps, Paul s'est résolu à rejoindre Simone à la maison de retraite. Tout ce temps qu'il avait passé seul et loin d'elle lui avait comme permis de repousser l'échéance, du moins de se préparer, de faire un dernier tour pour être sûr de ne rien avoir oublié. Car, comme il le disait si justement : « Quand on va là bas, on y meurt. »



En effet. 8 mois plus tard, à 91 ans, entouré de sa soeur, de ses enfants, d'une petite fille et des bras de sa femme, il a laissé la mort entrer dans sa chambre et s'est en allé avec elle. Ma mima, Simone, était là près de lui et lui a demandé de rester. A l'église elle trouvait que l'homme sur la photo ressemblait étrangement à Paul Guy. Au cimetière elle était dévastée d'apprendre son décès. Une deuxième fois. La perte de mémoire, contrairement aux douleurs physiques, nous met face à l'inconnu, à l'imprévisible, à l'absurde. Il est facile et tout naturel de prendre ses grands-parents par le bras lors d'une promenade, de leur tendre la main pour descendre ou monter les escaliers, de s'improviser canne pour les aider à se lever. Il est normal et évident de conduire ses grands-parents faire des courses ou à des rendez-vous médicaux lorsqu'ils ne sont plus en mesure de le faire ou qu'ils n'ont même jamais appris à conduire. Pour palier les problèmes physiques, nous savons faire, nous savons nous adapter, le corps humain n'est plus le grand inconnu qu'il a pu être. A contrario, que faire lorsque l'esprit s'évade et s'évapore doucement ? Que dire ? Que répondre à ma grand-mère de 90 ans lorsqu'elle me demande si j'ai des nouvelles de sa mère ? Dois-je lui apprendre chaque jour, à mesure qu'elle les évoque, que ses parents, son frère, deux de ses enfants, un de ses petits-enfants, son mari et tous les autres sont mort ? S'il n'y a que la vérité qui blesse, est-elle toujours bonne à dire et à entendre ? Tout en sachant ô combien nos efforts seront vains, là où même les professionnels ont échoué, nous nous obstinons à comprendre la faille qui endigue le bon fonctionnement de son esprit, naïvement ou prétentieusement -je ne sais toujours pas- nous nous improvisons neurologues, pensant le temps d'un instant avoir élucidé l'un des nombreux mystères que son esprit abrite. Nous ne pouvons pas tout comprendre, c'est peut-être la chose la plus difficile à admettre. Prendre du recul est nécessaire mais ne règle pas tout. D'ailleurs, rien ne se met en travers du chemin du temps et de ses effets. Nous assistons impuissants mais présents à une succession d'au revoir forcés. C'est ce que nous faisons, nous disons au revoir à des sujets de discussions, au revoir à des souvenirs communs, au revoir à des habitudes, au revoir à des traits de caractère. Nous accueillons au fur et à mesure une nouvelle personne.

« La Photographie est violente : non parce qu'elle montre des violences, mais parce qu'à chaque fois elle emplit de force la vue, et qu'en elle rien ne peut se refuser, ni se transformer (qu'on puisse parfois la dire douce ne contredit pas sa violence ; beaucoup disent que le sucre est doux ; mais moi, je le trouve violent, le sucre). » extrait de *La chambre claire*, Roland Barthes.



La force et la ténacité des relations entretenues avec les âmes qui composent nos familles m'ont servi sur un plateau d'argent des clefs qui ouvrent les portes à une forte sensibilité. C'est cette sensibilité qui s'acharne à façonner de la plus juste des manières mon regard, afin que, quelle que soit l'embuche -si bien qu'il y en ait une- m'apparaisse une issue. Consciente du crépuscule auquel mes grands-parents faisaient face, j'étais à la fois curieuse et apeurée d'en découvrir les aspects. J'ai pu percevoir en l'observant puis en l'apprivoisant timidement, que la vieillesse ne fait preuve d'aucune logique. J'ai pris conscience de son incohérence et du caractère radicalement aléatoire qu'elle arbore. Plus que jamais, de l'impuissance tenace dans laquelle elle peut nous enfouir. Que cela m'apporte entrain ou angoisse, j'ai fini par comprendre que c'est avant tout pour moi même que je filme et que je photographie. Que ce soit pour mieux appréhender le futur ou pour mieux vivre le changement. Que ce soit pour être certaine de me souvenir ou pour accepter de laisser partir. Documenter les quotidiens de mes grands-parents a été le meilleur moyen pour moi de leur témoigner mon respect et mon amour, ça a aussi été ma manière de trouver ma place au sein de la famille. Au delà de cela, en restreignant ma pratique à des sujets aussi personnels je prenais le risque d'être considérée comme une amatrice et mes photographies qualifiées de simples photos de famille. Est-ce possible de susciter l'intérêt de personnes extérieures avec un sujet si personnel ? La famille et l'intime ont-ils leur place dans le monde de l'art ?

Pour tenter de répondre à cela, je ferai un bond en arrière et illustrerai à travers mes premières inspirations, comment j'ai construit et nourri mon regard. Puis je reviendrai sur les événements et réflexions ayant déclenché ma volonté de donner plus de sens à ma pratique. Enfin j'évoquerai les limites qui me sont apparues en me plongeant dans le monde de l'intimité.

Dès lors que s'est affirmé mon désir de sérieusement plonger vers le métier de photographe (la vidéo étant entrée dans ma vie plus tardivement) s'est assuré, j'ai tâché tout naturellement, comme l'exigent les conventions et la passion, de former mon oeil à l'aide de ceux des autres. Il m'est très vite apparu que la photo que j'aime affiche une flagrante spontanéité, que ceux qui la pratiquent ont le pouvoir d'habiller le réel et de le caractériser d'une manière tout à fait fascinante. Ils ont le don que tout un chacun aimerait maîtriser, celui de saisir ce qu'avait défini plus tôt Henri Cartier-Bresson : l'instant décisif³. Avant tout, il faut qu'une photo abrite de la vie – j'entends par là, des êtres, au sens plus général : des êtres vivants et les interactions qu'il y a entre eux- pour susciter en moi un minimum d'intérêt. Je remarquais aussi que les photographes retenant mon attention étaient ceux qui provoquaient en moi divers étonnements. Par exemple, je suis très sensible à l'humour d'Elliott Erwitt⁴. Je riais devant les photos de la série Dogs, leur légèreté m'amusait, face à elles je ressentais la dynamique entraînante et vitalisante d'un matin ensoleillé. Je ressentais de l'aigreur aussi. Elle était venue remplacer les rires face aux photos de la ségrégation, tirées de la série *American Life*. Il y a la douceur et la tendresse de Willy Ronis⁵. Il y a la fougue et l'intensité de Josef Koudelka⁶. Cela me plaisait de deviner le caractère des photographes à travers leurs tirages. Celui des réalisateurs aussi. Dans son ode à l'existence : *The Tree of Life*⁷, Terrence Malik me ramenait des années en arrière, au creux du temps de la contemplation et de l'insouciance. Ces nombreuses scènes absolument sublimes où il fait l'éloge de la lumière. Elle qui est si belle qu'elle prête à un simple rideau un caractère angélique. Il ne m'était pas difficile de l'imaginer nous rejoindre en fin de repas pour prendre le café à Masseret ou à Donzenac. Wim Wenders à l'inverse, m'a propulsée vers là où je voulais aller avec *Le sel de la terre*. En suivant le parcours de Salgado⁸, je n'avais aucune difficulté à voir le mien lui ressembler. Les travaux de l'un comme de l'autre m'ont procuré de précieuses perspectives. J'aime l'idée que par la direction d'un regard et la traduction d'une sensibilité, nous puissions parvenir à composer - par des éléments involontaires et non pré-médités - des tableaux aussi passionnants que surprenant. Lorsque l'oeil est affuté et l'esprit nomade, il n'est pas nécessaire d'aller très loin pour voyager. Comme chez ma grand-mère à la ferme : la vue est toujours la même mais les paysages évoluent. Selon la lumière, l'angle ou même l'humeur, des mondes semblent séparer les auras qui s'y relayent.

Le réel fort de son lot de surprises, regorge de tant de diversité et de curiosités qu'il m'est apparu tout naturel de simplement le sublimer en le contemplant. La vidéo me permet cela. Elle prend le temps lorsque la photographie se précipite. La notion de contemplation est omniprésente dans mon travail car elle est liée à mon éducation, à mon caractère et à mes goûts. Je ne peux méprendre d'une personne ou d'un environnement sans le contempler au moins une fois en silence. Le silence est une belle mélodie, habitée et vivante. Le calme est porteur d'inspiration car il laisse un espace infini à l'imagination : c'est ce que j'ai appris durant mon enfance et c'est cela qui a permis à mon regard de s'affiner.



C'est ce que j'aime aussi dans la photographie et dans l'art en général : m'y promener, en sortir pour y retourner avec un autre oeil, découvrir chaque jour un nouveau détail. J'aime ce pouvoir qu'a la photo de figer l'impalpable : l'air. Chacun de ces médias a son langage. On ne raconte pas les mêmes choses selon que l'on choisisse l'un ou l'autre médium.

Débuter la photographie et la vidéo dans un environnement familial m'a permis d'être au coeur d'un univers qui était le mien et par conséquent, dans lequel j'étais tout à fait à l'aise. J'ai eu la sérénité dont on peut manquer lorsque que l'on se confronte à l'inconnu. Cela m'a permis de me présenter -à mon entourage- puis de me considérer -pour moi-même- comme photographe et vidéaste. Ce confort a développé l'idée que je partage avec Roland Barthes que :« La subjectivité absolue ne s'atteint que dans un état, un effort de silence (...). La photo me touche si je la retire de son bla-bla ordinaire : « Technique », « Réalité », « Reportage », « Art », etc. : ne rien dire, fermer les yeux, laisser le détail remonter seul à la conscience affective. » Tout n'était qu'instinct. Par conséquent, aucun projet défini n'avait été mis en place, aucun thème précis n'était sorti du lot. Le fait même de répondre à la question du style m'angoissait : ranger, placer ma pratique dans une case, la définir avant même de l'avoir développée me paraissait et me paraît toujours absolument absurde. Encore plus, les questions et termes techniques, les déblatérations à propos de tel ou tel matériel revenant à peu près systématiquement dans les discussions entre passionnés de photographie m'ennuient profondément. J'étais encore une fois semblable à Roland Barthes qui était lui même semblable à « cet ami qui ne s'était tourné vers la Photo que parce qu'elle lui permettait de photographier son fils. Comme Spectator, je ne m'intéressais à la Photographie que par « sentiment » ; je voulais l'approfondir, non comme une question (un thème), mais comme une blessure : je vois, je sens, donc je remarque, je regarde et je pense. » Pourtant, si je voulais faire de la photographie et de la vidéo mon métier, je devais faire l'effort d'allier à l'instinct davantage de réflexion et d'indiquer un sens à ma pratique. L'accompagnement mes grands-parents m'a permis de le faire naturellement.

Longtemps je me suis demandé pourquoi les gens s'intéresseraient à mes états d'âme et à une famille qui n'est pas la leur ? Est-ce qu'un sujet si personnel et subjectif a sa place dans le monde de l'art ? Faut-il l'adapter en le rendant plus universel ? J'enviais terriblement ceux qui, comme Jacques-Henri Lartigue, avaient réussi à placer leur quotidien au centre de leur pratique, ceux qui comme Duane Michals avaient quasiment conçu une oeuvre autobiographique: au moins, je savais que c'était possible. Que d'autres l'avaient fait avant et le faisaient encore. En résonance avec mon projet, j'ai découvert celui de Charlotte Abramow, jeune photographe belge de 27 ans qui a suivi le quotidien de son père Maurice qui a traversé : « la seconde guerre mondiale, un cancer et un coma qui lui ont laissé des séquelles psychologiques. » En me penchant dans son livre *Maurice, tristesse et rigolade*⁹, j'ai été comme conquise et rassurée de voir qu'un sujet si intime et personnel puisse autant me toucher et susciter l'intérêt général. Même si je n'en suis pas généralement friande, les mises en scènes (évoquant le surréalisme belge et français) dans lesquelles elle a transporté son père sont vibrantes de poésie et d'amour. Elle aussi s'était faite prendre au jeu du désir de rendre hommage. J'ai aussi été bouleversée, par les reportages de Christophe DePonfilly : de la sincérité avec laquelle il confie ses émotions au grand public. Cela m'est apparu comme une révélation. Je prenais des notes. Choisir de traiter ses sujets en assumant un parti-pris et une sensibilité brute n'empêche en rien un résultat époustouflant. Il est possible et même porteur de s'immerger dans des univers inconnus qui, à force de patience, d'effort et d'humilité, finissent par accepter que l'on s'enlace. Il n'est pas déraisonné de prendre le temps nécessaire pour mener à bien une réflexion puis la changer en aventure. Il est tout à fait envisageable de mettre en lumière les êtres qui nous inspirent. Tout compte fait, je définissais déjà sans m'en rendre compte à travers eux, le sens que j'avais eu peur de donner à ma pratique. Ou plutôt de la direction que je voulais prendre. En plus de créer des souvenirs et de proposer de belles images je voulais ajouter à mon travail la profondeur nécessaire pour animer des émotions chez ceux qui le verraient. Je voulais toucher les gens, qu'ils ressentent l'estime et la fascination qui enveloppent ceux que je regarde et dont je parle. Qu'ils soient de ma famille ou non, que je les connaisse ou non, qu'ils soient « bons »

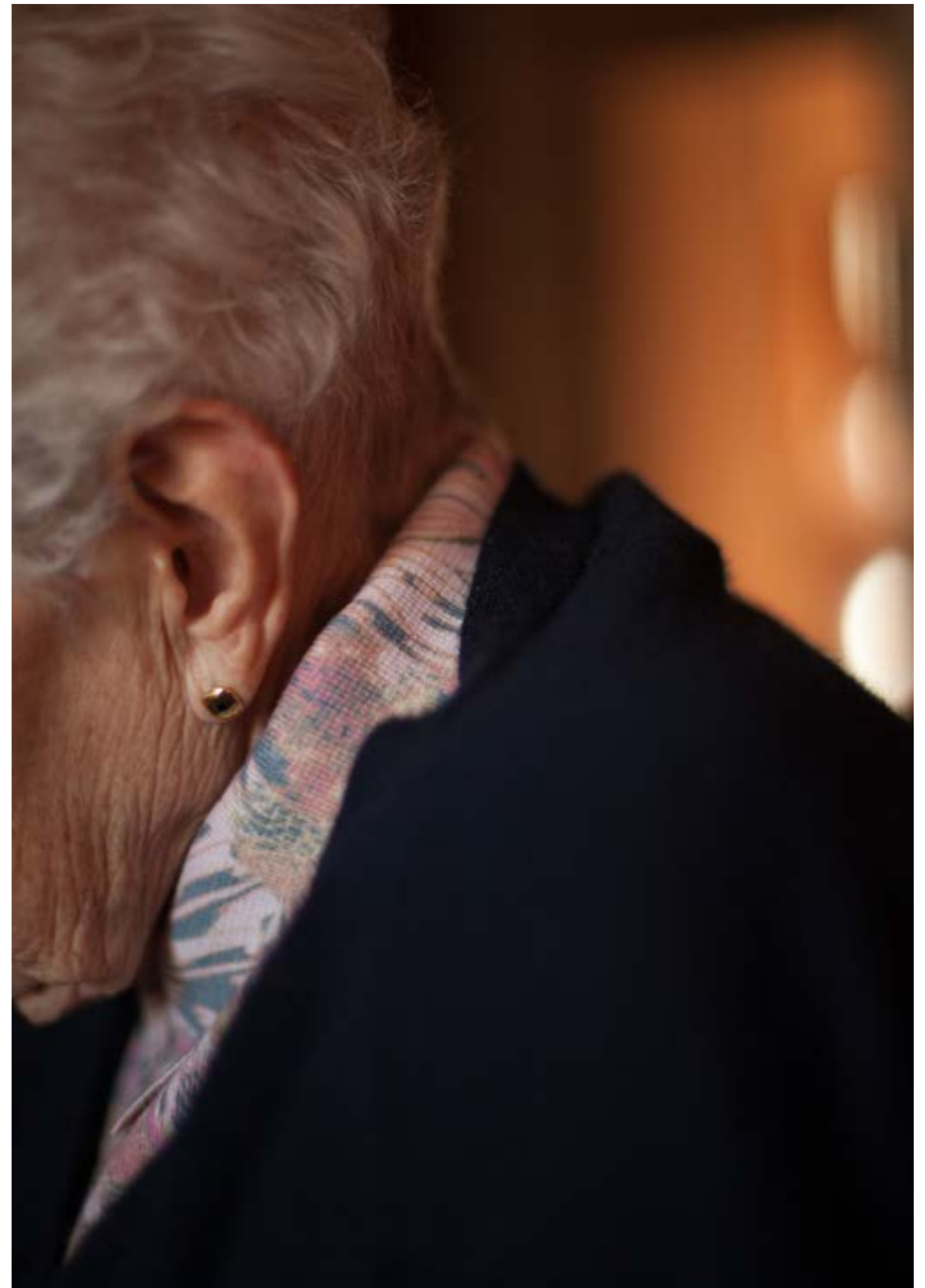
ou non. Dans *La chambre claire*, Roland Barthes développe : « La Photographie ne remémore pas le passé (rien de proustien dans une photo). L'effet qu'elle produit sur moi n'est pas de restituer ce qui est aboli (par le temps, la distance), mais d'attester que cela que je vois, a bien été. » Si j'étais amenée à expliquer brièvement pourquoi je me suis tant efforcée de documenter les moments que j'ai passé auprès de mes grands parents, ce serait en ce sens que j'irai. Comprendre la manière dont on vit les choses et comment elles peuvent être vécues par les autres à travers les images est un exercice à la fois déroutant et formateur. Le travail documentaire permet, en adaptant autant que nécessaire les distances à maintenir (ou non) d'enrichir nos êtres et leur point de vue. La plus grande difficulté resterait de ne pas s'enfermer éternellement dans un sujet, de savoir quand il faut s'en détacher.



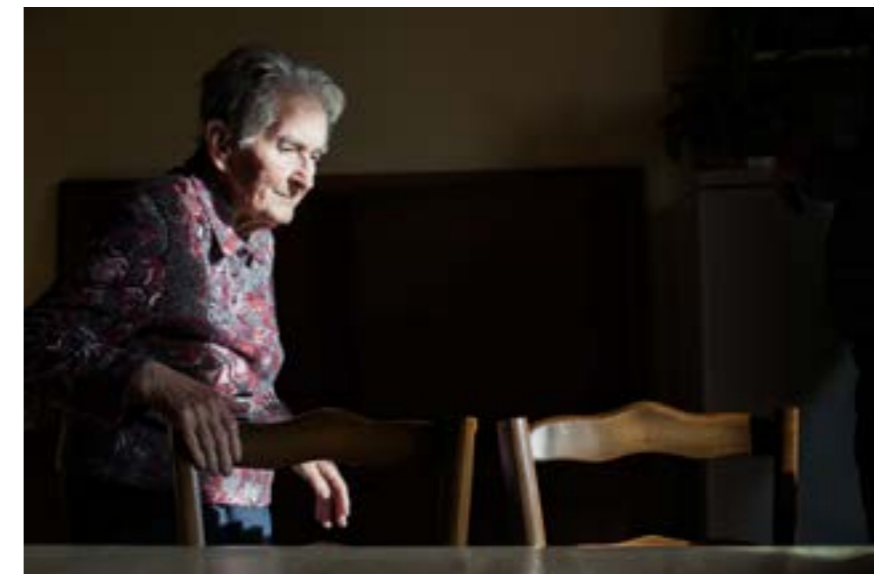


Au cours de ces années passées à photographier et à filmer le quotidien de Céline, Simone et Paul, j'ai développé comme une urgence, un systématisme à vouloir tout enregistrer, tout savoir et tout voir. J'ai fini par entrer dans une dynamique presque addictive -au même titre que pourrait l'être une drogue- de production. Le simple fait de rater une photo, de manquer de filmer une anecdote, de ne pas avoir fait le bon réglage me plongeait dans une déception déraisonnée. Je basculais du désir au devoir. En réponse à ceci, j'ai pu ressentir la nécessité, l'importance de savoir me défaire de ma caméra et de mon appareil photo. Il m'est apparu vital de prendre de la distance avec ces outils car je risquais de les laisser prendre trop de place, de tirer une ru-balise, de dresser une barrière entre nous. J'ai vite compris que la caméra pouvait être un formidable outil à condition que je nous fixe des limites. Si je ne le faisais pas j'allais devenir spectatrice des relations que j'entretiens. J'allais lui donner plus d'importance à elle qu'à nos échanges. Perdre l'essence même de ce que nous avons construit. Introduire ses proches dans son art peut être délicat, il me semble donc primordial de connaître ses limites. Le fait de s'immiscer dans leur quotidien et leur intimité est à bien des égards, différent que si l'on n'était pas liés à eux. Il n'est naturel pour personne d'être filmé ou photographié dans son quotidien (ou pour une minorité). Comme mon entourage tout entier, Céline (maminie) s'y est peu à peu habituée. Elle sait et respecte que ce soit ce qui me plaît même si elle ne comprend pas vraiment pourquoi j'aime tant filmer et photographier « une petite vieille ». Mais elle rit, elle me demande de voir le résultat. Il y a une pudeur dans notre famille qui fait que je « prends » ce qu'on me « donne ». J'essaie de ne pas brusquement m'imposer. Il ne me semble pas que ce soit nécessaire. Du moins cela ne serait pas représentatif. Auprès de mes grands-parents, je me suis autorisé presque toutes les libertés, l'aisance et l'habitude aidant, je me demande en revanche si les limites que j'ai érigées auraient été tout aussi infranchissables si elle ne les concernaient pas. J'en ai déduit que c'était puisque j'étais émotionnellement impliquée qu'il m'était à certains moments tout bonnement impossible de filmer ou de photographier. Maintenant je n'en suis plus sûre. Nos démarches et nos manières de voir les choses sont simplement différentes.

Lorsque la vieillesse a emporté la raison de mes grands-parents, qu'elle a mutilé presque tous leurs repères, il a fallu que l'on donne le temps nécessaire à nos processus de prise de conscience, d'acceptation et d'adaptation de faire leur oeuvre. A la même manière que l'on peut manquer d'air après un effort : respirer à son rythme, reprendre son souffle du mieux que l'on peut et, une fois les poumons pleins et l'esprit tranquille, prendre la décision de nous remettre à courir ou non nous appartient. Après le décès de mon grand-père, j'ai laissé de côté ma caméra pendant près d'une année. J'ai eu besoin de temps pour laisser partir tout son être et l'esprit que je connaissais de ma grand-mère, ma mima, Simone. Toute la famille en a eu besoin. La perte de mémoire n'est malheureusement pas subite et c'est cela qui est le plus douloureux : voir le désespoir dans ses yeux, ses appels à l'aide lorsqu'elle a pleine conscience de s'égarer. Nous devons l'accepter ensemble, en premier lieu, puis réapprendre à se connaître, retisser chaque jour nos liens. J'ai essayé de comprendre la situation avant de filmer et de photographier. Comme lors d'un voyage. Je tatonnais une nouvelle fois, privilégiant les gros plans sur ses mains sur des détails. Petit à petit, je me suis aperçue que je recherchais une nouvelle façon de la photographier. Je m'efforçais inconsciemment à faire honneur à sa nouvelle image, bien qu'elle soit très souvent courbée, le regard un peu plus absent, l'air plus inquiet. Nous nous réadaptions. Au delà de ce qu'une caméra peut dresser entre deux êtres, il nous appartient toujours de refuser de filmer des moments de ne pas vouloir les montrer ou de choisir comment les montrer. Lorsqu'il est question d'intimité il y a forcément des limites, elles sont celles que l'on se fixe. On donne à voir ce que l'on veut montrer : lorsque Sophie Calle filme les derniers souffles de sa mère dans son lit d'hôpital, c'est parce qu'elle en a la capacité émotionnelle et que (bien que ça ne soit pas facile pour autant) ça ne lui pose pas de problème. Je ne crois pas que j'aimerais parvenir à le faire. En revanche je peux le comprendre et le respecter. Dans ma démarche il n'est pas question de tout étaler, il n'est pas question de se plaindre bruyamment, publiquement de tout le pathos que la vie engendre, il n'est pas question de placarder les faiblesses de ceux que j'aime et il n'est encore moins question d'exhiber leur plus profonde intimité sous couvert que le propos est intéressant. Chez moi, il n'en est pas question. Chacun peut choisir l'image qu'il veut garder de l'autre. Pour cela, il n'y a pas de bonne manière: chacun a sa façon de faire.



J'ai finalement compris qu'opinion, subjectivité et sensibilité pouvaient tout à fait s'accorder avec les métiers de la photo et de la vidéo et que le plus gros frein était de trop contenir son instinct pour prendre le risque d'entrer dans les cases. Il n'est pas impossible d'allier au professionnalisme un oeil subjectif. Je me dirige donc vers la certitude qu'il ne faut pas craindre d'offrir un travail sincère, instinctif, personnel et sensible. Puisque nos relations forgent notre être et que notre être façonne notre pratique, à quoi bon vouloir les brider? Ne maîtrisant que très mal les envolées lyriques ou les simples confidences, j'ai trouvé mon langage et ne le laisserai pas. J'espère donc pouvoir continuer de discuter et débattre avec mes éternelles -mais non exclusives- muses : mes familles et les êtres hors normes et lumineux qui gravitent dans ma vie.



Notes de fin

1

<https://vimeo.com/421619878>

2

<https://vimeo.com/422425460>

3



Henri Cartier-Bresson
Derrière la gare Saint-Lazare, Paris, France, 1932

4



Elliott Erwitt
New York, Etats-Unis, 2000



Caroline du Nord, Etats-Unis, 1950

5



Willy Ronis
Vincent aéromodéliste, Gordes (Vaucluse), 1952



Le nu provençal, Gordes, Vaucluse, 1949

6



Josef Koudelka
Parc de Sceaux. Hauts-de-Seine. France, 1987



Invasion, Prague, 1968

7



Images tirées du film *The tree of life* de Terrence Malik



Sébastien Salgado
Amazonie et Pantanal, État de Para, Brésil, 2009



La mine d'or de la Serra Pelada. État de Para,
Brésil, 1986



Charlotte Abramow
Maurice, 2018



Maurice. «Cette image a été prise le 2 novembre
2011, la veille du jour où Maurice est tombé
dans le coma». © Charlotte Abramow



Maurice, 2018



Maurice, 2018

R e m e r c i e m e n t s :

Jean-Paul Jacquet

Pierre-Henri Leman

Miléna Trivier

Didier Cook

Damien Senave

Michel Couturier

Daniel Brunemer

Manon Meynieux

Ian Agossa

Jean Knockaert

La famille Ajuste

La famille Guy

Toutes les personnes inspirées et inspirantes qui offrent des perspectives imprévues, ouvrent
le champ des possibles, enrichissent le quotidien et les rêves.

Louise Ajuste

Photo/Vidéo 03

Année 2019-2020

Saint-Luc, Tournai